

La route d'Amandine



Fred II

« - Amandine, j'espère que tu vas bien. Je suis à Berne, la ville est protégée. On est en sécurité. Viens nous rejoindre au plus vite. On traversera tout cela ensemble. »

L'adolescente laissa un instant la voix de sa mère résonner encore dans sa tête avant d'éteindre son téléphone. Elle devait conserver la batterie, ne sachant pas quand elle pourrait la recharger. Et puis de toute manière, comme elle n'avait plus accès à aucun réseau, son portable ne lui était pas vraiment utile. Elle l'allumait malgré tout une fois par jour, le soir avant de s'endormir, pour entendre encore la voix de sa mère et le message d'espoir et de réconfort qu'elle lui avait laissé.

Resserrant autour d'elle son sac de couchage pour maintenir la chaleur dans le soir d'automne, Amandine laissa son regard se perdre vers les restes rougeoyants du feu de camp. Son père l'avait éteint tout de suite après la cuisson de la viande afin d'éviter d'attirer l'attention. Elle observa ensuite la silhouette de cet homme taciturne assis à quelques mètres ; elle savait qu'il observait les alentours, attentif au moindre mouvement qui pourrait représenter un danger. Cela faisait une semaine, depuis leur départ, depuis le message de sa mère juste avant que les réseaux ne soient coupés, que ce père aimant faisait tout pour les garder en vie au sein d'une Suisse dévastée. Mais presque sans un mot. Quelques jours avant encore, elle l'avait à nouveau engueulé, persuadée qu'il ne la comprenait pas, qu'il ne la soutenait pas, et aucun des deux n'avait encore osé en parler ; sans la guerre, sans l'invasion, elle serait retournée chez sa mère une semaine, les choses se seraient tassées, et le retour auprès de son père aurait été plus simple. Mais le Conglomérat était passé par là, avait tout rendu encore plus compliqué. Et maintenant seul comptait le message d'espoir de sa mère... et Berne, la capitale, la ville protégée, libre.

La jeune femme ferma les yeux. L'épuisement la gagnait. Oui, sa vie n'allait pas trop mal. Bon, il y avait bien le divorce, cette vie éclatée entre ses parents, il y avait bien ce type qui lui plaisait et qu'elle n'osait pas aborder, mais dans l'ensemble elle n'avait pas à se plaindre. Et puis il y avait eu ces moments bizarres, toutes ces choses qu'elle n'avait pas complètement saisies car tout s'était passé si vite. Ce groupe d'entreprises de la high-tech mondiale qui avait démontré leur surpuissance, leur volonté d'imposer des lois aux États, et la plupart de ces derniers qui avaient accepté de bonne grâce pour garder ou gagner des avantages. Les premiers à céder furent les Etats-Unis et l'Union Européenne. La Suisse avait tenu bon. Une votation populaire avait contré la volonté du Conglomérat de prendre en main la destinée du pays. Et soudainement des troupes privées se massaient aux frontières, le pays était coupé du monde, et ce fut le début des vraies emmerdes. Sans beaucoup d'explications, son père avait amassé dans un sac à dos tout un amas d'affaires avant de quitter avec elle leur demeure. Depuis une semaine, ils arpentaient tous deux les chemins et les champs, évitant les grandes routes surveillées par les mercenaires du Conglomérat. En dérivant vers le sommeil, Amandine revoyait le beau garçon de l'école, le jardin de son père, la terrasse de sa mère, les copines,...

Comme tous les jours, le réveil fut difficile pour Amandine. Son père la secoua en lui disant que c'était l'heure. La sortie du sac de couchage était toujours un choc dans la fraîcheur automnale. Ils avalèrent quasiment en silence quelques morceaux de pain et

de l'eau. Aucun d'entre eux ne savait comment rompre cette tension qui régnait. D'autres choses avaient la priorité, comme penser à survivre et à échapper au Conglomérat. Il fut vite temps de se remettre en route.

Ils auraient pu progresser plus rapidement, mais cela aurait été au détriment de la sécurité et de la discrétion. Ne sachant jamais qui était avec qui, qui soutenait quel camp, qui était un délateur, ils préféraient éviter tout contact avec d'autres personnes. Ils évitaient donc les lieux habités et les routes. Berne sonnait comme le lieu de ralliement de ceux qui refusaient d'être à la solde du Conglomérat, une ville libre qui tenait le coup, le temps sans doute qu'une solution diplomatique soit trouvée ; on ne pouvait imaginer qu'un groupe d'entreprises privées tienne tête à des États et leur fasse la guerre. Tout cela était si aberrant. Inconcevable. Impensable. Et pourtant la Suisse était bien en guerre, sur son propre territoire. Et elle la perdait. Les technologies développées par le Conglomérat donnaient un avantage non négligeable à leurs mercenaires ; sans compter que le professionnalisme de ceux-ci mettait à mal la plus forte des motivations des miliciens helvétiques. Dans sa tête, Amandine voyait la ville de Berne, profitant de la boucle de la rivière pour se protéger, des barricades dressées en travers du seul passage utilisable, et au milieu de tout cela, sa mère, farouche. Elle serait heureuse de la revoir, même si leur dernière discussion s'était mal passée (encore des insultes parce que sa mère tentait de refaire sa vie avec un autre homme).

Au début de sa fuite, le duo avait trouvé une ferme isolée. Pas de mercenaires à l'horizon. Ils avaient vu un homme âgé se tenir à la fenêtre et observer l'horizon. Il pleuvait, et le brouillard s'était levé. Le père d'Amandine avait pris la décision de s'approcher de la bâtisse. Prudemment. En terrain découvert, ils étaient une cible de choix pour les véhicules volants des envahisseurs. Mais ils avaient besoin de se mettre au sec, de se reposer dans de bonnes conditions. Un coup de feu retentit dans la semi-obscurité de la fin de journée, et un morceau de terre explosa à leurs pieds. Tous deux s'immobilisèrent.

« - Dégagez, bande de salopards ! »

Le petit vieux de la ferme avait encore l'œil et la main en grande forme. Amandine se mit à trembler, paniquée. Jamais de la vie elle n'avait envisagé que l'on puisse tirer dans sa direction.

« - On voudrait juste se reposer un peu au chaud, monsieur, avait répondu son père. S'il vous plaît. Ma fille a froid, on est épuisés. On repartira demain matin. Vous ne risquez rien avec nous.

- J'veux pas le savoir. J'vous connais pas, j'sais pas qui vous êtes. Dégagez de chez moi ! »

La discussion dura encore quelques instants, qui parurent très longs à la jeune femme se sachant sous la menace d'une arme. Mais le vieil homme était intransigeant et il refusa tout accord. Jamais Amandine n'avait vu son père supplier quelqu'un comme il

l'avait fait ce jour-là. Et malgré cela ils avaient dû se résoudre à reprendre leur marche, sous la pluie et dans le noir.

*

« - Amandine, j'espère que tu vas bien. Je suis à Berne, la ville est protégée. On est en sécurité. Viens nous rejoindre au plus vite. On traversera tout cela ensemble. »

Comme chaque soir, Amandine écoutait le message vocal stocké sur son téléphone, observant anxieusement le niveau de la batterie. Si elle s'en tenait à cette utilisation quotidienne, elle devrait pouvoir tenir jusqu'à Berne. Elle là elle entendrait à nouveau sa mère de vive voix. Est-ce que son nouveau mec serait toujours là ? Amandine n'était plus une gamine et elle se doutait bien que ses parents ne pourraient plus recoller les morceaux ; mais elle en rêvait quand même. Elle imaginait la suite, ses parents réconciliés, eux trois formant à nouveau une famille, en sûreté dans la ville de Berne et les négociations avec le Conglomérat permettant d'envisager un avenir plus facile.

Son ventre émis un gargouillement. Les quelques vivres qu'ils avaient pu récupérer en cours de route devaient être rationnées. Et elle avait faim. A côté du message vocal, le portrait de sa mère. Amandine soupira, éteignit le mobile, et s'emballa dans son sac de couchage. Il ne pleuvait pas mais l'air était humide, froid. Elle observa son père, silhouette solide et immobile qui observait l'horizon, montant la garde. Elle s'en voulait d'être toujours fâchée contre lui. Il était prêt à tout pour elle, pour la sortir de là, il donnait de sa personne. Elle aurait pu se lever, aller lui parler. Mais la fatigue et le froid étaient trop forts. Amandine ferma les yeux et s'enfonça dans le sommeil.

Lorsque son père la secoua, le ciel était encore gris. La brume et la bruine avaient disparues pendant la nuit. Elle émergea péniblement. Tous deux grignotèrent des morceaux du pain quasi sec qui leur restait.

« - Demain on sera à Berne, dit son père et Amandine ne sut que répondre. Tout ira bien. Je suis certain que la ville est sûre. On va y arriver. »

La bouffée d'espoir qui envahit la jeune femme lui coupa le souffle un instant. Elle ne put rien dire tout de suite, et le temps que la parole lui revienne, son père était debout et glissait les bretelles du sac à dos sur ses épaules. Ils reprirent la route d'un bon pas, en silence. Comme toujours.

Affaiblie par la faim et les nuits courtes, Amandine avançait cependant mieux que les jours précédents. La perspective d'arriver bientôt à bon port était incroyablement rassurante. Le soleil se levait lentement sur l'horizon, éclairant le

paysage de sa lumière rasante. Par la suite, l'adolescente ne sut jamais vraiment ce qu'elle avait perçu en premier. Le vrombissement du moteur ou la silhouette anguleuse dans l'aube naissante. Mais ce qui est certain c'est que le drone avançait rapidement dans leur direction. Les seuls à pouvoir faire ainsi circuler ce genre d'engin dans cette période, c'étaient les troupes du Conglomérat. L'une des unités de mercenaires recrutées par les multinationales et qui ratissaient les plaines suisses à la recherche de résistants ou d'insoumis.

Affolée, immobilisée, elle regarda son père. Puis leurs yeux parcoururent les alentours. Aucune cachette à portée. Le drone allait être au-dessus d'eux dans quelques secondes. Et ils étaient clairement à découvert. Il y avait bien un petit bois sur leur gauche, mais il était clairement impossible de l'atteindre avant que le drone ne les rejoigne. Amandine savait ce qu'il en était. Les capteurs de l'appareil les avaient probablement déjà perçus et analysés. Les troupes devaient être en route dans leur direction. Impossible d'atteindre le bois sans être vus puisqu'ils étaient probablement déjà ciblés par les caméras. Son père attrapa fermement son poignet et l'entraîna à sa suite dans un pas de course effréné vers le petit bois. Elle était bien consciente de la futilité de ce mouvement. Impossible d'échapper aux yeux de haute technologie du Conglomérat. Dans cette fuite éperdue, elle se demandait comment elle avait pu rêver d'un dénouement positif, alors que les multinationales étaient impossibles à vaincre. Leur puissance technologique et leur mainmise sur les nombreux pays qui avaient accepté leur domination les rendaient invincibles. Elles ne s'abaisseraient jamais à négocier un accord avec la petite confédération helvétique (ou ce qu'il en restait) ; le pays, Berne comprise, allait subir la domination des entreprises toutes puissantes.

Et pourtant, il y avait le message de sa mère...

Ils atteignirent le petit bois avec le bruit du moteur du drone résonnant à leurs oreilles. Le Conglomérat savait qu'ils s'étaient cachés sous les arbres. Sans doute qu'une caméra infra-rouge pointait en ce moment-même les sources de chaleur qu'ils étaient.

*

« - Amandine, j'espère que tu vas bien. Je suis à Berne, la ville est protégée. On est en sécurité. Viens nous rejoindre au plus vite. On traversera tout cela ensemble. »

La jeune femme écoutait le message en sanglotant. De chaudes larmes coulaient sur ses joues et la douleur qui l'étreignait était insoutenable. Elle était blottie au pied d'un rocher, tremblante, épuisée. Elle écouta le message une nouvelle fois. Et encore.

Des images tournaient dans sa tête en un kaléidoscope douloureux. Son père qui la poussait sous un arbuste, lui jetait le sac à dos dans les bras. Puis il s'éloignait en lui

disant de rester silencieuse. Les pas dans le sous-bois, puis le silence, l'attente. Elle avait alors vu un homme armé, vêtu d'un treillis, avancer entre les arbres en regardant à gauche et à droite, aux aguets. Aucun doute possible, il s'agissait d'un mercenaire du Conglomérat. Lentement, il approchait de sa cachette. Amandine se recroquevilla.

Seule au pied du rocher dans la nuit froide, elle se recroquevilla comme elle l'avait fait plus tôt dans la journée.

Et puis tout avait été très vite. Une silhouette était sortie de derrière l'un des arbres, dans le dos du soldat, et s'était jetée sur sa gorge. Son père avait saisi l'homme, une main sur la bouche et l'autre bras serré autour de sa gorge. Bien que grand et costaud, son père n'était pas franchement un adepte d'arts martiaux. Et Amandine se demanda ce qui pouvait bien lui passer par la tête. Mais la surprise avait payé. Le mercenaire ne pouvait se libérer de la forte poigne, et elle vit son père serrer sur le cou. Très fort, les yeux révoltés. Un craquement et le soldat tomba au sol. Amandine ne put se retenir de laisser échapper un hoquet de surprise.

Seule, appuyée au rocher, recroquevillée dans le noir, tremblante, Amandine émit un hoquet...

Elle revoyait son père ramasser l'arme du mercenaire. Lui qui n'avait jamais vraiment soutenu la tradition helvétique du tir, lui qui n'avait jamais eu d'arme, le voilà qui se tenait un fusil à la main, l'air enragé. Il s'approcha.

Apeurée, abandonnée, solitaire, Amandine entendait encore ces mots qu'il avait dits dans un souffle.

« - Tu vas prendre le sac et fuir, mon ange. Cours, dans cette direction. Berne est par là. Je vais détourner leur attention et je te rejoins. »

Éperdue, c'est sans un mot qu'elle accrocha son bras pour le retenir avec un regard implorant.

« - Ils ne t'auront pas, Amandine. »

Son père déposa un baiser sur son front avant de s'éloigner dans la direction opposée à celle qu'il lui avait indiquée. Elle n'osait pas se lever, elle ne voulait pas s'éloigner de lui. Il tourna la tête vers elle, lui sourit, et sur ses lèvres elle lut « cours » avant qu'il ne disparaisse derrière un large tronc.

Elle était partie, et depuis tout se mêlait dans sa tête en un grand flou. Les cris, les bruits de pas, les tirs. Oui, des tirs d'armes à feu. Le cri de douleur de son père. Et la fin abrupte de ce cri dans un dernier coup de feu. Elle avait couru. Pleuré. Couru plus loin. Pleuré davantage. S'était mordu les dents pour ne pas hurler. Elle était tombée plus d'une fois.

Et elle s'était retrouvée au pied d'un rocher, seule dans le froid à la nuit tombante. Elle n'avait pas faim. Et elle ne voulait pas dormir. Elle craignait les cauchemars. Amandine pleurait à chaudes larmes.

L'aube humide la trouva endormie en position fœtale contre le rocher. La fatigue avait vaincu sa résistance. Elle cligna des yeux en s'éveillant. Elle se tourna mais ne découvrit pas la rassurante silhouette de son père qui avait été là tous ces matins sur la route. Elle se rappela l'horreur de la veille. « Je vais détourner leur attention et je te rejoins. » Mais bien sûr ! Elle avait laissé son père se sacrifier pour elle. La douleur enserrait son cœur. Elle sentit alors la forme de son téléphone sous sa main. Encore une fois elle écouta le message.

« - Amandine, j'espère que tu vas bien. Je suis à Berne, la ville est protégée. On est en sécurité. Viens nous rejoindre au plus vite. On traversera tout cela ensemble. »

L'appareil signala par une alerte qu'il était en batterie faible. Elle l'arrêta. Amandine n'avait plus que cet espoir. Rejoindre Berne, retrouver sa mère, s'écrouler dans ses bras.

Elle força son corps épuisé à se relever. Ses muscles étaient douloureux, raides. Elle se força à avancer, gardant toujours le cap de Berne.

*

« - Amandine, j'espère que tu vas bien. Je suis à Berne, la ville est protégée. On est en sécurité. Viens nous rejoindre au plus vite. On traversera tout cela ensemble. »

Elle écoutait le message en boucle, laissant la batterie de son téléphone s'épuiser.

Amandine était à genoux, à bout de forces. Elle avait traversé hébétée les derniers kilomètres la séparant de Berne. A chaque pas, elle se forçait à imaginer sa mère l'accueillant au bout du périple, une lumière au bout du tunnel. Elle s'imaginait blottie contre elle, sentant son odeur, sa chaleur, en sécurité.

Et puis elle était arrivée en vue de la ville. L'Air tissait toujours sa boucle entourant la vieille ville, l'endroit qui devait être sécurisé, protégé, jusqu'à la fin des négociations entre le Conglomérat et les pays ne souhaitant pas être sous sa coupe. La rivière coulait paresseusement. Mais au sein de la boucle, dans les rues de Berne, elle voyait très clairement les transports de troupes, les soldats et les machines de guerre, mais rien de suisse. Le Conglomérat tenait Berne. De la fumée s'élevait de quelques bâtiments en flammes dont la lueur se reflétait dans les eaux de la rivière. Berne était tombée. Le dernier espoir qui la tenait, ce qui l'avait maintenue sur la route tous ces

jours, ce qui lui avait permis de marcher après la perte de son père, tout cela s'était écroulé en un instant devant ses yeux. Elle repensait aux derniers moments avec sa mère, cette engueulade, encore une, qu'elle aurait voulu effacer en demandant pardon. Elle repensait à la manière dont elle avait traité son père juste avant l'invasion, ce qu'elle n'avait pas pu effacer non plus.

Amandine sentait ce poids terrible sur sa poitrine en regardant entre ses larmes son dernier espoir d'une vie paisible s'évanouir à tout jamais.

« - Amandine, j'espère que tu vas bien. Je suis à Berne, la ville est protégée. On est en sécurité. Viens nous rejoindre... »

Le téléphone s'éteignit.